

L'obsessionnel et son réveil – 5

Éthique du désir

Gil Caroz

Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai pensé inscrire le cours non pas sous le signe d'un seul signifiant, mais sous le signe d'un binaire : désir et amour. J'ai pensé aussi à d'autres binaires éventuels comme *Désir et inhibition* ou encore *Désir et jouissance*, avec à chaque fois comme ajout fixe : « de l'obsessionnel ». Mais après avoir terminé d'écrire ce cours, je me suis dit qu'en fait, il fallait l'intituler *Éthique du désir*.

Je commencerai par la fin du cours précédent. Non seulement parce que la dernière fois je ne suis pas allé jusqu'au bout de ce que j'avais préparé, mais aussi parce que cela nous mettra sur les rails de la problématique du désir dans la névrose obsessionnelle.

Le dédoublement

Je me suis arrêté le mois passé sur une anecdote biographique de la vie de Goethe que Lacan commente dans son *Mythe individuel du névrosé*¹. Nous avons pu voir comment Goethe déploie une série de stratégies fantasmatiques et imaginaires afin de se défendre du désir, du rapport à l'autre sexe, avec ce que cela implique comme castration. J'ai rappelé que là où dans l'hystérie le sujet disparaît devant l'objet pour devenir lui-même l'objet du désir de l'autre, le sujet obsessionnel n'est pas barré dans le sens où il disparaît mais dans le sens où un dédoublement met sa division en scène. Ce dédoublement opère soit du côté de l'objet, ce qui est le plus courant, soit du côté du sujet.

Cette anecdote est à situer entre deux histoires d'amour dans la vie du jeune Goethe : celle avec Lucinde, dédoublée par sa sœur. Goethe fait le nécessaire pour s'extraire de la relation avec Lucinde en embrassant sa sœur. Lucinde les surprend et s'exclame : « Soient maudites à jamais ces lèvres. Que le malheur arrive à la première qui en recevra l'hommage. ² » Comme je l'ai noté, cette parole devient pour Goethe un impératif, un interdit qui lui barre la route à toute entreprise amoureuse. Là où le sens commun nous donne l'impression que cette inhibition dans la vie amoureuse serait le résultat de cette malédiction proférée par Lucinde, le psychanalyste en voit une inhibition désirée. Ce qui se présente comme un interdit qui barre sa route, accompagné de cette idée obsessionnelle que s'il embrasse une fille un malheur lui arrivera, est de fait la manifestation d'un évitement du sujet. Toujours heureux, il fait le nécessaire pour s'extirper de cette relation d'amour. Ainsi, Goethe se met à l'abri du désir pour un temps. Il est inhibé pourrions-nous donc dire mais comme nous le verrons certainement dans un prochain cours, dans le cas de l'obsession, l'inhibition peut être traduite comme une forme de désir, un désir de « ne pas ». C'est ainsi que Lacan en parle dans le Séminaire x³. Ici, nous pourrions aussi dire que cette inhibition temporaire dans laquelle Goethe s'installe après cette intervention de Lucinde est la réalisation d'un désir d'échapper à la castration inhérente à la rencontre avec une femme. Il est important de noter que c'est à partir d'un dédoublement de l'objet que s'opère cette défense contre la castration. Car le dédoublement de l'objet est déjà, en soi, une défense. C'est ainsi que Lacan en parle bien plus tard dans

Gil Caroz est psychanalyste à Bruxelles, membre (AME) de l'École de la Cause freudienne, de la New Lacanian School et de l'Association Mondiale de Psychanalyse, actuel président de l'ECF.

Ce cours, cinquième d'une série de huit donnés entre octobre 2017 et juin 2018, a été prononcé le 5 février 2018 dans le cadre du nouveau programme des Enseignements ouverts à l'École de la Cause freudienne.

¹ Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007, p. 35-42.

² *Ibid.*, p. 36.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 365-369.

« L'étourdit », quand il dit que « maladroit, [l'homme] s'imagine que d'en avoir deux la fait toute ⁴ ». Ceci va plus loin que la castration. Le dédoublement de la femme comme objet sert ici de défense contre la logique de la jouissance féminine, la logique du *pas-tout* qui menace l'homme et qu'il veut mettre au pas en faisant de la femme une *toute*. En effet, l'intolérance d'un homme par rapport à une femme est due à l'incompatibilité de la logique du *tout* de la jouissance masculine par rapport à la logique du *pas-tout* de la jouissance féminine, telle que Lacan l'illustre dans son Séminaire *Encore* ⁵. La logique du tout implique un ensemble fermé d'éléments, tous soumis à la castration, alors que la logique du *pas-tout* ouvre vers une série infinie d'éléments singuliers dans un ensemble ouvert. Cette série équivaut à l'Autre barré, c'est-à-dire un Autre dépourvu d'un signifiant qui désignerait un trait commun à tous les éléments de la série. Ces deux logiques s'excluent, elles sont étrangères l'une à l'autre. En cela, le fait de s'imaginer que d'avoir deux femmes permet d'en avoir une « toute » constitue une défense. La « femme toute » fait disparaître la menace de la jouissance féminine en tant qu'elle est Autre, étrangère.

Nous avons vu aussi qu'une autre rencontre, celle de Frédérique Brion, permet à Goethe de traverser cette inhibition. Mais s'il surmonte cette inhibition, ce n'est pas sans adopter une autre stratégie de défense par dédoublement, cette fois-ci du côté du sujet. Il lui faut un ami pour aller à la rencontre de Frédérique et c'est dans un état d'euphorie dans le rapport au double qu'ils y vont ensemble, un peu comme l'enfant qui jubile devant le miroir. Le bébé s'appuie sur le trotte-bébé pour se voir dans une position verticale dans le miroir alors qu'il ne peut pas encore se tenir debout. Ainsi l'image du double permet de camoufler les défaillances du sujet. De là surgit la jubilation.

Je vous rappelle également une autre stratégie de dédoublement du moi déployée par le sujet Goethe : le déguisement. Il va vers cette rencontre d'un nouvel amour déguisé en pauvre étudiant en théologie. Un dédoublement s'opère ainsi entre l'homme riche et l'homme pauvre. Si ce comportement qui équivaut au déguisement des dieux lorsqu'ils descendaient au milieu des mortels confine selon Lacan à une « mégalomanie délirante », nous pouvons y reconnaître une défense typiquement obsessionnelle : le moi gonflé.

L'ami comme double ainsi que le déguisement sont des précautions prises par le sujet Goethe en abordant l'objet de son désir. Dans les deux cas, il s'agit d'une défense imaginaire. Là où le sujet hystérique se dérobe face à l'objet du désir, l'obsessionnel colmate sa division en mettant en scène l'image de son moi. Il échappe ainsi à la division opérée par la castration. Car en effet, si les dieux descendant dans le monde risquent de devenir mortels ⁶, c'est qu'ils s'exposent à la castration, raison pour eux de se déguiser.

Le cas de Ella Sharpe : mortifier le phallus

Nous avons également mentionné la dernière fois que cette façon de se faire représenter par un autre n'est pas sans rappeler le cas de Ella Sharpe ⁷ que Lacan analyse dans le Séminaire VI ⁸. Mais ici, comme il a déjà articulé la question du désir au phallus, il introduit ce dernier dans l'affaire. Il y a dans ce Séminaire cinq chapitres consacrés à ce cas. J'amène ici quelques éléments qui nous permettront de faire un pas de plus sur la question en introduisant le phallus comme signifiant de la castration (-φ) mais aussi comme signifiant du désir Φ .

Il s'agit d'un sujet d'un certain âge déjà, avocat, dont le trait principal est que rien ne dépasse. Tout ce qu'il dit est toujours bien calculé, bien mesuré, sa coiffure et ses vêtements sont toujours impeccables ; on ne voit échapper aucune manifestation d'un comportement non

⁴ Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 469.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

⁶ Cf. Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, *op. cit.*, p. 39.

⁷ Sharpe E., « Analyse d'un rêve unique », in Lauth M-L. (s/dir.), *Ella Sharpe lue par Lacan*, Paris, Hermann, 2007, p. 87-115.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., 2013, p. 161-275.

maîtrisable, aucun affect. Déjà dans cette pantomime du sujet, pantomime d'un mort, nous pouvons lire un souhait de mortifier le phallus. Cette mort du désir s'inscrit dans la « constellation » du sujet. Son père est mort quand il avait trois ans. Le sujet ne peut pas dire grand-chose de ce père. La seule chose qui lui reste, c'est la parole du père mourant le concernant qui lui a été transmise par l'entourage : « Robert doit prendre ma place » avec l'ambiguïté introduite par cette phrase, car nous ne savons pas si c'est comme mort ou comme vivant qu'il doit prendre cette place. C'est à cela que s'articulent les symptômes d'inhibition de ce sujet.

Ella Sharpe considère que c'est une grande avancée le jour où il laisse échapper une petite toux avant d'entrer dans son bureau. C'est un des premiers signes qu'il y a du vivant chez ce sujet. Cette toux le conduit, après quelques souvenirs et pensées supplémentaires dont il fait part à l'analyste, à un rêve qu'il lui soumet. Son discours lors de cette séance se déroule de la façon suivante :

1. Une petite toux avant d'entrer dans le bureau de l'analyste.

2. Une fois sur le divan, il commente cette toux. Il suppose qu'elle doit avoir un sens, que c'est un message, ce qui montre qu'il est bien introduit à la psychanalyse, c'est-à-dire qu'il y a pour lui du sujet supposé savoir. Il dit que c'est comme quand on tousse avant d'entrer dans une pièce dans laquelle des amants se trouvent, afin de les prévenir pour qu'ils puissent se séparer si, par exemple, ils étaient en train de s'embrasser. C'est d'ailleurs ce qu'il faisait quand il était adolescent et qu'il entraînait dans le salon où se trouvaient son grand frère et sa petite amie.

3. Ceci lui fait imaginer un petit « *fantasme [...], d'être dans une pièce où je n'aurais pas dû être [...] et de penser que quelqu'un pourrait penser [...] que j'étais là, et alors je pensais que, pour empêcher quelqu'un d'entrer et de me trouver là, je pourrais aboyer comme un chien. Ceci déguiserait ma présence. The "someone" pourrait alors dire – "Oh ! il n'y a qu'un chien ici"*⁹ ».

4. Cela lui rappelle un souvenir : un chien était en train de se masturber sur sa jambe. Il l'a laissé faire et quelqu'un aurait pu entrer dans la pièce et le voir.

5. Il raconte un rêve, et Lacan dira que celui-ci contient un fantasme. Il fait un voyage avec sa femme autour du monde. Il rencontre une femme sur une route et il a un jeu sexuel avec elle. Sa femme est présente quand cela arrive. La femme qu'il rencontre et avec qui il a ce jeu sexuel veut avoir des relations sexuelles avec lui. Elle prend l'initiative, ce qui lui convient d'habitude. Il dit : « *Elle avait évidemment l'intention de s'introduire mon pénis. [...] Je n'étais pas d'accord, mais elle en était si désappointée que je pensais que je devrais bien la masturber*¹⁰ ». Et il fait tout de suite la remarque que l'usage transitif du verbe masturber en anglais ne convient pas. On peut dire « je me suis masturbé » mais pas « j'ai masturbé l'autre ».

Il y a une longue série d'autres détails que Lacan relève aussi bien dans le rêve que dans le discours du sujet lors de cette seule séance. L'ensemble lui permet de dégager le fantasme fondamental de ce sujet qui peut s'articuler ainsi : *ne pas être là où il est*¹¹. En effet, nous constatons que, comme dans le cas de Goethe, le sujet se déguise. Il se fait représenter par un autre : le chien. Ce chien, c'est le moi du sujet en tant qu'objet dans le fantasme. Cela réinterprète ce que je vous ai dit plus tôt, à savoir que si le sujet hystérique se dérobe tout court devant l'objet, le sujet obsessionnel disparaît sous la barre mais se fait représenter par son moi et ses équivalents imaginaires. Lacan dit que le sujet se fait représenter par son moi de la même façon que le désir se fait représenter par le fantasme¹². Il y a là un mode de défense par rapport à la castration et ses corrélats, **S barré** et -φ, qui se situe essentiellement dans l'imaginaire – le champ de l'image est le plus apte à cacher la castration. Quand on

⁹ *Ibid.*, p. 195.

¹⁰ *Ibid.*, p. 175.

¹¹ *Ibid.*, p. 196.

¹² *Ibid.*, p. 209.

regarde dans le miroir, nous avons l'impression que rien ne nous manque. Ce qui nous manque n'est pas spécularisable.

Mais cela va encore plus loin. Il y a dans ce fantasme fondamental un scénario à trois qui reprend toujours la même logique. C'est un trio : un couple imaginaire et un tiers. Quand le tiers est dehors, le couple est entrelacé. Quand le tiers est dedans, il se sépare. Le sujet dit qu'il tousse pour ne pas déranger, mais ce que nous constatons, c'est justement qu'il dérange. S'il ne voulait pas déranger, il pourrait ne pas rentrer dans la pièce. Le désir du sujet est donc de séparer le couple, de rendre le phallus inactif. C'est un désir qu'il n'y ait pas de désir. Car le mode de jouir fondamental de ce sujet est celui de la masturbation, sans l'autre. C'est pour cela qu'il y a cette ambiguïté par rapport au verbe « masturber ». Il voudrait pouvoir dire que la masturbation est un désir qui inclut le désir de l'Autre, que c'est une satisfaction qu'il donne à l'autre. Mais la langue le rattrape et le contraint d'avouer que dans ce rêve, il court-circuite le désir de l'Autre et que sa jouissance fantasmatique est auto-érotique – elle ne fait pas le pari de la rencontre avec le désir de l'Autre. Une relation sexuelle est sur le point d'avoir lieu mais elle est entravée par la masturbation en tant qu'évitement de l'Autre.

Freud et les conditions de l'objet du désir chez l'homme

Dans les deux premiers articles de la trilogie sur les « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse ¹³ », Freud décrit une phénoménologie de dédoublement de l'objet telle qu'elle se manifeste de façon psychopathologique chez l'homme. Il ne parle pas de l'obsessionnel, mais nous avons déjà constaté dans ce cours une certaine convergence de l'obsession et de la masculinité quand il s'agit d'une névrose. Dans le premier chapitre, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme ¹⁴ », Freud montre bien que l'objet du désir n'a pas une existence en soi. Une femme devient objet de désir pour un homme dans une constellation symbolique particulière. Elle devient un objet mais à condition qu'elle soit frappée par le signifiant. Il parle notamment de deux cas de figure qu'il rencontre dans la clinique :

1. *Le tiers lésé* : il s'agit d'hommes qui peuvent aimer et désirer une femme à condition qu'elle appartienne à un autre homme. L'homme sera indifférent à la femme tant qu'elle sera seule. Mais dès qu'elle sera désirée par un autre homme, elle prendra de la valeur aussi bien sur le plan de l'amour que de l'érotisme. Par ailleurs, dans cet amour, l'homme satisfait ses tendances hostiles contre l'autre homme à qui il ravit la femme aimée. Nous pouvons même nous poser la question de ce qui l'anime le plus : est-ce l'hostilité contre l'homme ou la femme qu'il convoite ?

Ce n'est bien sûr pas une situation commode et cela peut amener un sujet en analyse. Nous pouvons penser au cas de figure d'un névrosé obsessionnel qui découle de cette logique et qui le met dans l'impasse. Il s'applique à conquérir une femme ainsi marquée par le fait d'être désirée par un autre homme. Mais une fois que la conquête est faite, une fois qu'il a obtenu ce qu'il a voulu, à savoir que la femme quitte l'homme avec qui elle est, il découvre que ce qu'il a voulu n'est pas ce qu'il désire. Sans l'appartenance à l'autre homme, la femme chute de sa place, elle n'a plus aucune valeur. L'objet *agalma* est devenu un objet *palea*, un déchet. Chez l'obsessionnel, qui a des affinités avec la pulsion anale, cela peut prendre des allures très violentes. La femme peut être rejetée, expulsée de sa vie comme un excrément alors qu'une autre femme apparaît à l'horizon, marquée à nouveau par ce trait d'être la compagne d'un autre. Une fois que ce mode de fonctionnement s'installe, les conquêtes s'organisent comme une série qui tend vers l'infini. Dès que l'homme se met à aimer une femme, déjà une autre pointe à l'horizon. L'impasse est d'autant plus grande que si une femme arrive à lester l'homme et à arrêter la série, l'homme lui en veut car cet arrêt implique pour lui la castration. C'est ce qui se lit dans une autre remarque de Lacan faite dans « L'étourdit » : « Qu'une femme ici ne serve à l'homme qu'à ce qu'il cesse d'en aimer une autre ; que de n'y pas parvenir

¹³ Freud S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 47-80

¹⁴ *Ibid.*, p. 47-55.

soit de lui contre elle retenu, alors que c'est bien d'y réussir, qu'elle le rate ¹⁵ ». La femme d'un tel homme est donc de toute façon perdante. Si l'homme arrête la série et se met en ménage avec elle, il lui en veut de l'avoir castré ; s'il ne s'arrête pas sur elle, il lui reproche de ne pas avoir arrêté la course infernale qui le conduit d'une femme à l'autre.

En fait, nous sommes confrontés là à un homme très fidèle. Il est toute sa vie fidèle à une seule femme, sa mère, celle qui est désirée par un autre homme, son père. La seule chance de sortir de cette impasse est sans doute de souffrir assez pour chercher un analyste assez solide pour le conduire jusqu'au pied du mur d'où il puisse apercevoir son désir comme impossible. L'analyste doit être solide afin de pouvoir donner un coup de pied dans cet accrochage à la mère, là où le père ne l'a pas fait assez. Lacan décrit trois temps de l'Œdipe ¹⁶. Le deuxième temps est celui où le père vient déloger l'enfant de cette place du phallus de la mère. C'est un moment douloureux dans la relation père-fils mais si cela ne se fait pas, alors l'analyste doit le faire avec tact et au bon moment. Il doit d'abord s'assurer qu'il a bien affaire à un sujet obsessionnel et non à un sujet psychotique. Si c'est bien un obsessionnel et que le lien analytique est installé de façon stable, il peut y aller.

2. *L'amour de la putain* : pas sans lien avec la première, cette condition ne se réalise pleinement que si elle s'y ajoute. « Cette seconde condition s'énonce ainsi : la femme chaste et insoupçonnable n'exerce jamais l'attrait qui l'élèverait au rang d'objet d'amour ; seule l'exerce la femme qui d'une façon ou d'une autre a une mauvaise réputation quant à sa vie sexuelle, celle dont on peut douter qu'elle soit fidèle ou digne de confiance. ¹⁷ » Et Freud de préciser qu'ici la gamme est large : « depuis l'ombre légère sur la réputation d'une femme mariée qui ne répugne pas au flirt jusqu'à la [...] cocotte ¹⁸ ». Il souligne aussi que cette condition est le plus souvent accompagnée d'une jalousie de l'homme qui est une nécessité, car elle alimente l'attrait de la femme en question et lui donne son caractère compulsif. Par ailleurs cette fixation à ces conditions d'amour n'empêche pas que ces femmes à qui l'homme donne une grande valeur phallique se succèdent de façon à « former une longue série ¹⁹ » dit Freud.

Ici aussi, c'est le complexe maternel qui entretient ce mode de fonctionnement dans la vie amoureuse. Ceci provient de la découverte de l'enfant, à un moment donné, que ses parents sont actifs sexuellement ; l'activité sexuelle de la mère la rabaisse à la place de l'infidèle et de la putain.

L'impuissance de l'homme civilisé

Dans le deuxième article, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ²⁰ », de 1912, Freud tire les conséquences pathologiques de la complexité du rapport au désir et à l'amour chez l'homme. Il parle d'un symptôme courant chez celui-ci : l'impuissance psychique, c'est-à-dire dont les causes ne sont pas médicales. Freud réfute l'idée que l'impuissance soit le résultat d'une mauvaise rencontre, d'un mauvais début de la vie sexuelle qui aurait laissé le sujet peu sûr de lui. Il explique cette impuissance comme une sorte de défaut de développement, qui fait que les deux courants de l'amour, l'amour tendre du moi et le courant sensuel (du corps) ne se sont jamais réunis. Le comportement amoureux normal serait donc le résultat d'une réunion de ces deux courants que le petit garçon trouve d'abord chez sa mère. La mère lui donne dans les soins de la tendresse ; mais les mêmes soins ont également un caractère érotique. Lacan dira dans ses conférences aux Etats-Unis que la mère produit par

¹⁵ Lacan J., « L'étourdit », *op. cit.*, p. 469.

¹⁶ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil., 1998, p. 179-212.

¹⁷ Freud S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, *op.cit.*, p. 48.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 50.

²⁰ *Ibid.*, p. 55-65.

les soins qu'elle donne au nourrisson ses zones érogènes. Ainsi, c'est avec cette tendresse et cette sensualité que l'homme quittera ses parents et suivra sa femme.

Mais nous savons que ce paradigme ne s'atteint jamais comme tel. Freud le savait également et il a attribué l'échec de l'union entre les deux tendances notamment au fait d'une fixation du sujet à des fantasmes incestueux inconscients. Dans ce cas, le courant sensuel peut se manifester mais uniquement envers des objets qui ne rappellent pas au sujet les personnes incestueuses interdites. Quand le sujet tient une personne en grande estime, cela produit chez lui une tendresse mais sans effet érotique. Il s'ensuit chez ces sujets un clivage : là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer. L'impuissance surgit quand un trait de l'objet évoque l'objet incestueux qu'il faut éviter. C'est pour cela qu'un rabaïssement psychique de l'objet sexuel est nécessaire dans ces cas. Pour pouvoir avoir des relations sexuelles avec l'objet aimé, il faut pouvoir le rabaïsser, le déprécier.

Bien que Freud parte d'une description de ces catégories en termes de psychopathologie de la vie amoureuse, il finit par admettre que ce phénomène est très répandu chez l'humain, au-delà du pathologique. Il dit : « je veux proposer [...] une thèse qui fait de l'impuissance psychique quelque chose de beaucoup plus répandu qu'on ne le croit, un certain degré de celle-ci caractérisant en fait la vie amoureuse de l'homme civilisé ²¹ ». Nous dirons, en termes lacaniens, que l'impuissance est une défaillance du *parlêtre* comme tel. Freud continue : « le comportement amoureux de l'homme dans notre civilisation actuelle porte, dans son ensemble, le caractère de l'impuissance psychique. Le courant tendre et le courant sensuel n'ont fusionné comme il convient que chez un très petit nombre des êtres civilisés ; presque toujours l'homme se sent limité dans son activité sexuelle par le respect pour la femme et ne développe sa pleine puissance que lorsqu'il est en présence d'un objet sexuel rabaïssé ²² ».

Vous voyez à quel point la chose est délicate, surtout aujourd'hui. Car il continue : « Ce que je vais dire est déplaisant à entendre et au surplus paradoxal, mais on est pourtant forcé de le dire : pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par-là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. ²³ » Cela va loin car c'est dire qu'il ne faut pas reculer face à des relations qui évoquent l'inceste mais qu'il faut oser rabaïsser la partenaire, seule façon d'avoir une tendresse et une sensualité avec la même personne. Bien sûr, cela ne se commande pas.

Clinique et éthique

Freud ferait-il l'éloge de l'homme qui déploie ses tendances sensuelles détachées de l'amour ? Pousserait-il à la bestialité, au passage à l'acte sexuel, à la violence ? Au rabaïssement de la femme ? Il va sans dire que ce n'est pas le cas et je vais le prouver. Il faut distinguer ce qui est de l'observation scientifique et ce qui est de l'éthique. La science est froide, elle n'a pas d'états d'âme. Elle n'a pas de position par rapport à ce qu'elle constate et décrit. L'éthique implique une position d'un sujet en tant qu'il est responsable de sa jouissance et de ce qu'il en fait. Une chose est de décrire un état de fait, à savoir que ce n'est pas par respect qu'un homme désire une femme. Le désir ne respecte pas. Son moteur est la jouissance et son but est la satisfaction. C'est une donnée. Mais la psychanalyse ne se limite pas à une volonté de connaissance scientifique, elle implique aussi une éthique : une fois que ces données sont formulées, la question est de savoir quelle est la position du sujet par rapport à celles-ci. Qu'un sujet jouisse et qu'il le sache est un résultat courant dans une analyse, encore faut-il savoir quelle est sa position éthique par rapport à cette jouissance.

Je trouve la preuve de la position éthique soutenue par Freud dans un livre d'Abram Kardiner dont le titre est *Mon analyse chez Freud* ²⁴. C'est un très beau témoignage qui met en lumière aussi bien la façon dont Freud travaillait que son éthique. Kardiner était un psychanalyste

²¹ *Ibid.*, p. 60.

²² *Ibid.*, p. 61.

²³ *Ibid.*

²⁴ Kardiner A., *Mon analyse avec Freud*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

américain venu passer six mois à Vienne pour faire une analyse chez Freud au début des années vingt. La description de ses rencontres avec Freud nous donne l'impression d'être dans le cabinet et de participer à la séance. Kardiner n'est pas le seul à être venu des Etats-Unis pour faire une analyse chez Freud. Il y en avait d'autres. À cette époque, ils étaient un groupe de huit analystes américains. Le récit de leur arrivée à Vienne est assez amusant. Freud les rencontre en groupe et il leur explique qu'il n'a pas le temps de les voir tous, tous les jours. Il leur demande s'il n'y en a pas un qui veut bien aller chez un autre analyste, à quoi ils répondent qu'ils veulent tous faire une analyse chez lui. Freud leur dit alors qu'il doit en parler à sa femme et à sa fille. Ensuite, il leur dit qu'il va les recevoir tous mais cinq jours par semaine et non six. Cela soulage de lire que Freud doit consulter sa femme avant de prendre une décision professionnelle. D'une part, il est décrit comme une personnalité impressionnante ayant une autorité naturelle, d'autre part comme empreint de la simplicité d'un père de famille.

L'enthousiasme de ces pionniers de la psychanalyse a été tel qu'ils se réunissaient pour converser de leur analyse et tenter de comprendre la direction de la cure faite par le maître. Kardiner raconte dans ce livre un épisode duquel il a été témoin et qui concernait un de ses collègues américains dont il ne cite pas le nom pour des raisons évidentes. Ce collègue marié était venu seul à Vienne. Sa femme était restée à New-York pendant que lui courtisait une jeune femme à Vienne, tout en faisant son analyse. Et voici la suite des événements : « Entre-temps, sa femme toujours à New-York avait eu vent que son mari se montrait avec une jeune femme très séduisante. Elle fit irruption à Vienne. Lui s'était toujours vanté auprès de moi et de bien d'autres de ses prouesses sexuelles. Mais quand sa femme arriva – alors qu'il n'était plus en cure avec Freud [il avait fini son analyse] – il découvrit qu'il était impuissant [avec sa femme]. Après quelques tentatives, il fut pris de panique : "Comment ? Impuissant *après* une analyse !" Complètement désespéré, il se décida finalement à écrire à Freud pour lui demander un rendez-vous. Il lui fit une brève description de sa situation et de son embarras. Freud lui accorda un rendez-vous et écouta son histoire. Il pensait que Freud torturé de remords le reprendrait en analyse. Mais Freud ne souffla pas un mot de tout l'entretien. À la fin de l'heure, il se leva et lui serra la main comme d'habitude en disant : "Eh bien, maintenant, je vois que vous êtes un très brave garçon !" et il le reconduisit à la porte. Tout ce qui restait à Vienne de notre bande fut invité à se réunir dans un café de la Währingerstrasse pour examiner ce que cette phrase laconique voulait dire. La discussion dura des heures. Mais nous arrivâmes finalement à une conclusion plausible. Voici donc ce que Freud a voulu dire : jusqu'à maintenant – c'est-à-dire avant votre analyse – vous étiez plus ou moins une canaille. Après votre analyse, vous avez quand même l'élégance d'être impuissant avec la femme que vous avez trahie. Donc cette impuissance témoigne du changement que votre caractère a subi – en mieux. Ainsi se termina notre délibération. Il retrouva sa virilité après avoir rompu avec la jeune fille, laquelle subit alors une attaque de caractère psychotique. ²⁵ »

La question n'est pas, pour la psychanalyse, de savoir si le collègue de Kardiner trompe sa femme ou pas. Cette question est religieuse. La question concerne son rapport à la castration. C'est là qu'un changement de position éthique a été obtenu en analyse. Là où il était comme le père de la horde qui a toutes les femmes et qui s'en vante, il est maintenant plus modéré. Il assume sa castration. On constate donc que Freud ne pousse pas à l'irrespect des femmes, au contraire, il lui dit : *maintenant que vous avez l'élégance d'être impuissant, vous êtes quelqu'un de bien*. Dans cette nouvelle position qu'il a acquise en analyse, nous pouvons dire qu'il respecte sa femme, avec toute la complexité que cela introduit dans la situation, car s'il n'y a que du respect, la conséquence est un homme impuissant.

Le vantard a été castré, il ne se vante plus de ses exploits avec les femmes afin de se cacher la castration. D'ailleurs, cela renvoie au début du livre où on lit Freud dire à A. Kardiner qui prétend ne rien avoir obtenu de sa première analyse aux USA : « mais si vous en avez retiré quelque chose : une petite névrose ²⁶ ». Freud n'est pas un psychothérapeute, il ne répond pas à la demande de guérison. Il considère qu'une bonne petite névrose est un carrefour

²⁵ *Ibid.*, p. 76-77.

²⁶ *Ibid.*, p. 21.

acceptable lors d'une analyse. Ce qu'il vise dans l'intervention auprès du collègue de Kardiner en lui disant qu'il est devenu quelqu'un de bien, c'est une position éthique. L'analyse est une expérience éthique, pas médicale. Ce point a une forte résonance d'actualité. Il y a aujourd'hui une volonté politique de réduire la psychanalyse à une dimension médicale. Certes, il y a des effets thérapeutiques à notre travail, mais cela va bien au-delà quand Freud vient soutenir l'impuissance de cet homme en tant que celle-ci est un signe de sa dignité. C'est une position éthique diamétralement opposée au traitement de l'impuissance par le Viagra®.